

e Année No. 25

LE NUMERO 10c

L'Art des Dessins
7 Novembre 1912

Abonnements : 1 an \$4.—6 mois \$2.

OFF

M-385

CON

Montréal Musical

Ancien
"Montréal qui Chante"

Revue Musicale, Artistique, Théâtrale et Littéraire, Hebdomadaire.

Propriétaire : M. E. SENEAL,
TEL. EST 697

Rédaction et Administration : A. ROBI et P. CHRISTE.
TEL. EST 1185 ET 5831

PARAIT TOUS LES JEUDIS.



MELLE REAL
DU THEATRE FRANÇAIS [Montréal]

SOMMAIRE

La tristesse d'un Eventail
Chansons Canadiennes
La Chanson de l'Oubli
Page du Rire
Deux Sonates Simplifiées
Les Chansons Comiques de
"Desrosiers"
La Semaine Théâtrale
Nouvelles inédites
Graziella [Roman]

LIRE DANS CE NUMERO.

DEUX SONATES, de L. de Beethoven GRAZIELLA, Roman, de Lamartine

E. SENECAI

COSTUMIER

PERRUQUES,

ARMES,

ARTICLES DE

GRIMAGE

126 RUE ST-DENIS

TEL. EST 697

MONTREAL

La Tristesse d'un éventail

Ecrit sur l'éventail d'autographes de Madame Marcel Ballot.

Je pleure un peu sur ta poitrine.
Ecoute, ô charmante qui m'as!
J'habitais dans une vitrine,
Passage des Panoramas.

J'étais blanc. Tous mes autres frères
Dépliaient un décor tremblant
Sur leurs dix-huit lames légères.
Moi, je n'avais rien. J'étais blanc.

Et j'attendais. — "Qui sait, disais-je,
Ce qu'on mettra sur moi demain?
Une aurore? Un effet de neige?
Un marquis baisant une main?"

"Va-t-il m'échoir un clair de lune?
M'honorera-t-on d'un Watteau?
Aurai-je la personne brune
Qui veut monter dans le bateau?"

"Aurai-je le souffleur de bulles,
Ou bien le batteur d'entrechats?
La guirlande de libellules,
Ou la lignée de petits chats?"

"Sur mes branches aériennes
Verra-t-on s'effeuiller des fleurs
Madeleine-Lemairiennes,
Ou des amours viser des cœurs?"

"Serai-je Louis Quinze, ou Seize?
Aurai-je un duel de Pierrots?
Déployerai-je un steeple-chase,
Ou quelque course de taureaux?"

"Une nostalgique hirondelle
Qui veut voir fleurir le cédrat,
Tout en me traversant, va-t-elle
Affirmer qu'elle reviendra?"

"Bucolique, aurai-je la ferme
Et le mouton? et verra-t-on,
Lorsque brusquement je me ferme,
La ferme entrer dans le mouton?"

"Ou, quand la campagne plissée
Rapprochera ses arbrisseaux,
Verra-t-on la cruche cassée
Réunir ses petits morceaux?"

"Ah! pour un éventail qui bouge,
Miroiter, c'est l'essentiel!
Mettez-moi du jaune, du rouge:
J'ai la forme d'un arc-en-ciel!"

"Afin qu'en scintillant je batte,
Que ne suis-je aussi pailleté
Que le maillot d'un acrobate
Ou qu'un étang de nuit d'été!"

"Que ne suis-je!..." — Mais on me touche...
On me couvre de fins réseaux...
Quoi! ce sont des pattes de mouche?
J'attendais des ailes d'oiseaux!

Toute ma fragile armature
En a craqué de douleur... Ay!
Faut-il que la littérature
Gâte tout, même un éventail!

Sur ma palette qui s'échanere
Quoi! pas le moindre vermillon?
Ah! ces gens-là mettraient de l'encre
Sur les ailes d'un papillon!

Et moi qui rêvais, aux lumières,
De faire gaîment voltiger
Des carquois, des roses trémières,
Du bleu tendre et de l'or léger,

Tout couvert de noms de "Chers Maîtres",
Au lieu d'éblouissants émaux,
Triste comme un homme de lettres,
Je n'agiterai que des mots!

Edmond ROSTAND.

"Montreal Musical" devient Hebdomadaire

Parmi les innovations que nous avons projetées celle à laquelle ont tendu tous nos efforts était de rendre *Montréal-Musical* hebdomadaire.

Malgré ce surcroît de travail, et après un mois à peine de préparation, nous sommes arrivés à ce résultat et à partir d'aujourd'hui *Montréal-Musical* paraîtra tous les jeudis.

Parlons un peu de ce que nous avons fait pour rendre *Montréal-Musical* plus attrayant.

D'abord, au lieu de douze pages, il paraîtra désormais sur seize. Ensuite, nous avons soigné d'une façon toute particulière la partie musicale, en donnant des nouveautés, ou bien alors des morceaux de grands maîtres en les simplifiant afin de les mettre à la portée de tous, même des débutants. Enfin, en plus de la chronique théâtrale, à laquelle nos lecteurs peuvent se fier entièrement attendu qu'elle sera toujours sincère, nous avons ajouté plusieurs attractions littéraires, comme notre "page du rire"; notre "page littéraire" qui contient des nouvelles inédites, et un roman d'une valeur incontestable et... incontestée d'ailleurs.

Puis il y a nos concours qui forcément solidifieront le lien de sympathie qui existe entre nos lecteurs et nous.

Si nous récapitulons ce que nous avons fait jusqu'à ce jour, ce n'est pas, chers lecteurs, vous n'en doutez pas une seconde certainement, ce n'est pas pour nous glorifier d'une chose qui ne demande, somme toute, que du travail, oh! non! C'est pour vous demander de nous aider de vos relations, de vos conseils, de vos désirs, que vous nous trouverez toujours prêts à satisfaire. Si vous vouliez voir figurer une rubrique dans *Montréal-Musical*, écrivez-nous en confiance, si vous croyez devoir y demander une modification, faites la nous savoir.

Nous vous répétons ce que nous disions dans notre dernier numéro, nous voulons être vos amis, si nous y parvenons entièrement, ce sera notre meilleure récompense.

ARMAND ROBI et
PIERRE CHRISTE.



Les Vieilles Chansons Canadiennes

Plusieurs de nos lecteurs nous ont écrit pour nous demander d'éditer quelques vieilles chansons canadiennes. Après recherches, nous avons décidé de donner, de temps en temps quelques uns des vieux airs que chantaient nos grands parents. Nous en commençons aujourd'hui même la série. Nous nous efforcerons pour tout, de satisfaire nos amis les lecteurs, et espérons, par ces deux pages, avoir fait plaisir à un grand nombre d'entre eux.

J'ai tant Dansé, J'ai tant Sauté



Voix seule.



J'ai tant dan - sé, j'ai tant sau - té,

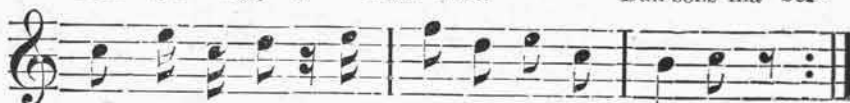


Dan-sons ma ber - gère, oh gai. J'en ai dé-cou-su

Voix seule, puis la reprise en chœur.



mon sou - lier, à l'om - bre. Dan-sons ma ber -



gère jo - li - ment, que le plan-cher en rom-pe.

J'ai ta t dansé, j'ai tant sauté,
Dansons ma bergère, oh ! gai,
J'en ai décousu mon soulier.
A l'ombre, etc.

Beau cordonnier, beau cordonnier,
Dansons ma bergère, oh ! gai.
Veux-tu racc'moder mon soulier ?
A l'ombre, etc.

J'en ai décousu mon soulier,
Dansons ma bergère, oh ! gai.
J'ai'té trouver le cordonnier
A l'ombre, etc.

Veux-tu racc'moder mon soulier ?
Dansons ma bergère oh ! gai.
Je te donn'rai un sou marqué.
A l'ombre, etc.

J'ai'té trouver le cordonnier,
Dansons ma bergère, oh ! gai.
Beau cordonnier, beau cordonnier,
A l'ombre, etc.

Je te donn'rai un sou marqué,
Dansons ma bergère oh ! gai.
De sous marqués j'en ai-z-assez,
A l'ombre, etc.

De sous marqués j'en ai-z assez,
Dansons ma bergère, oh ! gai.
Faut aller trouvé le curé,
A l'ombre, etc.

P ur dans un mois nous marier,
Dansons ma bergère oh ! gai.
Nenni, un mois n'e t pas assez,
A l'om re, etc.

Faut aller trouver le curé,
Dansons ma bergère oh ! gai
Pour dans un mois nous marier
A l'ombre, etc.

Nenni, un mois n'est pas assez,
Dansons ma bergère, oh ! gai.
Faut attendre encore une année.
A l'ombre, etc.



s Simplifiées

BEETHOVEN

Moderato.

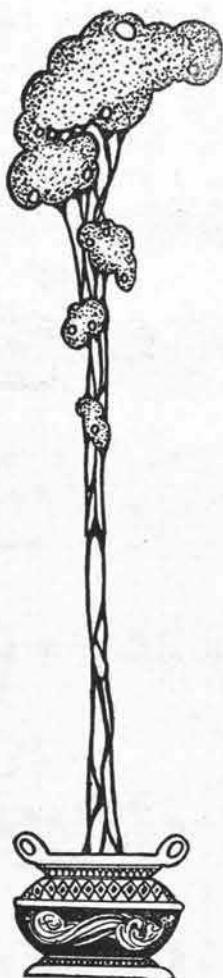
The musical score consists of six systems of music, each with a treble and bass clef staff. The key signature is one sharp (F#) and the time signature is common time (C). The first system is marked *p* (piano). The second system is marked *mf* (mezzo-forte). The third system is marked *dolce.* (dolce). The fourth system is marked *mf* (mezzo-forte). The fifth system is marked *f* (forte). The sixth system is marked *f* (forte). The score includes various musical notations such as slurs, ties, and dynamic markings.

LES CHANSONS COMIQUES DE P. DESROSIERS

VOUS GENEZ PAS!



PIERRE DESROSIERS,
Conférencier et Comédien Canadien.



1er Couplet

Marcia 8 Allegro 7 FIN 8 1

J'viens d'faire un chan
son i - dio - te, C'est à d've - nir fou! J'sais fort bien qu'est
d'la cam' - lo - te, Mais dans l'fond j'men fou!
En mu - siqu', moi, j'suis pas chi - che, Quand ça n'me vient
pas, J'prends quatr' me - sur's d'la mat - ehi - che.

REFRAIN

L'au - teur m'ex - cu - s'ra. N'vous gé - nez
pas! Mon cher, moi, j'com - prends ça! N'vous gé - nez
pas Mon cher, moi, j'com - prends - ça! ca!

Entre les C^{ts} P^r F^r

2

Etant légèr'ment pompette.
Et m'sentant gaillard,
J'poursuivais un'bell'brunette
Tout beau, tout flambard!
Quand tout à coup un cycliste,
Roulant sur l'boulevard,
Prenant mon ventr'pour un' piste
M'cassa tout l'bazar!

Au refrain

3

On m'avait recousu l'ventre,
J'crois en mourir;
Quand l'méd'cin en chef qui rentre
Dit: "faut le rouvrir!"
Il avait laissé sa trousse,
Sa blagu', son tabac,
Ses lunett's sa perruqu' rousse,
Dans mon estomac.

Au refrain

4

J'dors, je chant', je bois, je mange,
J'prends l'temps comme il vient,
Je me gratte ou ça m'démange
Et j'me porte bien.
Si quelqu'apach'me rencontr'
Et me flanque un gnon,
Tout en lui donnant ma montre,
J'dis: "cher compagnon!"

Au refrain

5

Mais faut qu'ma chanson finisse
J'suis tout en moiteur;
J'vais rentrer dans la coulisse
Chercher ma p'tit' soeur:
Et si ma simple rengaine
Vous a fait plaisir
Vous pouvez franch'ment sans gêne
En chœur l'applaudir!"

Au refrain

Les Chansons Comiques de Desrosiers--Suite

J'ai Qu'que Chos' Dans L'Coeur

CHANSON COMIQUE

1^{er} COUPLÉ *Allegretto*

Tout en trem - blant je me dé - ci - de A vous faire
 un pe - tit a - veu, Comm' la vio - lett' je suis ti - mi - de Je suis na -
 ïf et pas qu'un peu. Ain - si quand j'vois la belle Ur - su - le Ou bien ma
 p'tit' cousine Ol - ga, Ça m'fait toc toc comme un' pen - du - le J'voudrais bien
rall (Parlé) Y en a qui ont des rhumatismes dans
 le dos, d'autres des névralgies dans l'œil,
 sa - voir c'que j'ai là?... d'autres des cors aux pieds, d'autres qui sont
 grêlés par la petite vérole. Eh! bien, moi c'est pas ça, je...
 J'ai quéqu' chos' quéqu' chos' dans l'cœur - Qui se pro - mè - ne Qui se dé -
 mè - ne, J'ai quéqu' chos' quéqu' chos' dans l'cœur Qui fait mon mal -
ten
 heur! Ça m'fait peur - Ça m'fait peur - J'ai quéqu' chos' dans l'cœur!



2

Quand j'vas au bal c'est la mêm' chose;
 La polka me rend tout rêveur,
 J'suis palpitant, j'deviens tout chose,
 J'ai du bonheur tout plein mon cœur,
 Pris d'une ardeur vaporeuse,
 J'ai tant de flamme et tant d'élan
 Que dans les bras de ma polkeuse,
 Je m'évanouis en lui disant:

(Parlé) (Il s'évente en polkant) Ah! made -
 moiselle, je ne sais pas si c'est vos beaux yeux,
 l'effet de la chaleur ou les tournolements de la
 polka, mais votre taille voluptueuse et parfumée
 me... enfin quoi, je suis si bien, que j'ai peur
 de me trouver mal... Je...

J'ai quéqu' chose', etc.

3

Pour moi c'est vraiment un problème,
 D'un' jeun'fill' je suis l'fiancé,
 Quand il faut lui dir' : je vous aime!
 J'reste là tout interloqué!
 Enfin! quand je suis près d'ma belle,
 Je suis tout ému, tout inquiet,
 Au lieu d'être galant près d'elle...
 J'reste là comme un grand bétet.

(Parlé) C'est vrai ça, je ne sais pas si vous êtes
 comme moi, mais quand la femme de mes rêves
 n'est pas là, je trouve des phrases superbes, je suis
 écrasant d'esprit: et nuis quand je me trouve en
 face d'elle je suis bête comme une oie. — L'autre
 jour pour lui faire une déclaration, je lui dis:
 Ah! mademoiselle, là sans mentir, si votre ramage
 ressemble à votre plumage... vous êtes... Vous
 êtes... un imbécile, me dit-elle, vous devez avoir
 un hanneton dans le cervelet... Mais non, made -
 moiselle, lui répons-je tout ému: C'est pas dans
 le cervelet... c'est... je...

J'ai quéqu' chose', etc.

4

Quand je murmure le mot: Je t'aime!
 Je lève les yeux vers le ciel,
 Je deviens rouge, j'deviens blême,
 Ces chos's là c'est pas naturel!
 Vous allez trouver ça cocasse,
 Mais comme les joujoux d'enfants
 Mon cœur je voudrais qu'on le casse,
 Pour savoir ce qu'on a mis d'dans.

(Parlé) Mais, voilà le fin mot. On m'a dit:
 Faut vous marier. Oui, mais voilà le hic, pour
 se marier, il faut une femme, et pour avoir une
 femme il faut la demander et j'ose pas. Non, il
 faudrait qu'une des demoiselles qui sont ici dise:
 et mais voilà un beau jeune homme que... N'ayez
 pas peur pour la fidélité, je suis comme le lière,
 je meurs d'amour où je m'attache (s'adressant
 à une dame). Ça vous fait rire, vous n'y croyez
 pas; il paraît que votre mari!... tra la la deri -
 dera!!! Enfin il paraît que c'est pas un lierre!!
 Eh! bien, voyez-vous ça n'est pas comme moi, car
 voyez-vous...

J'ai quéqu' chose', etc.

LA SEMAINE THEATRALE

Théâtre National

Semaine du 28 octobre 1912.

"JEUNESSE" pièce en 3 actes par André Picard

Ah! l'adorable comédie, toute pleine de jolis mots posés sur des sentiments qui ne sont pas du tout vilains, et qui pétillent et qui étincellent et qui commencent dans un large éclat de rire pour terminer dans les larmes, mais pas de ces larmes versées bruyamment et qui semblent de leurs sanglots sonores dire le creux de la douleur qui les provoque, mais de ces pauvres larmes intérieures qui montent jusqu'au bout des cils et qu'on refoule et qui vous font le cœur très gros, tout prêt à éclater; c'est de l'émotion vraie, sans fausse sensiblerie et qui est beaucoup plus communicative que celle qui se manifeste avec plus de tapage et de transport.

"Jeunesse" a été accueillie avec enthousiasme par le public, cette délicieuse comédie a amené au Théâtre National un public choisi, aux goûts fins et délicats et a fait, comme on dit en terme de théâtre, des "salles brillantes", ce fut un joli succès.

L'histoire en est fort simple et l'on est un peu surpris de voir qu'une action aussi peu compliquée puisse soulever un tel intérêt. Roger Dautran est un homme séduisant bien qu'au seuil de l'âge critique où les charmes physiques vous abandonnent petit à petit, mangés qu'ils sont par la vieillesse qui commence. C'est un homme qui a été fêté, adulé par les femmes, mais qui n'a jamais eu un véritable amour au cœur précisément parce qu'il a trop été recherché et que ne pouvant avoir de l'amour pour toutes ses conquêtes à la fois, il s'est abstenu d'en avoir pour aucune. Il est marié à une femme bonne et dévouée qui fait tout pour le rendre heureux et pour essayer de le retenir à la maison qu'il déserte trop souvent pour d'autres lieux plus frivoles. Ses efforts sont restés jusqu'ici sans effets, lorsque la venue d'une jeune fille engagée comme lectrice provoque et réalise ce que les supplications et les prières de Mme Dautran n'avaient pu obtenir. Qu'a-t-elle donc de si prenant, de si séduisant, de si attachant cette petite Moricette, lys charmant, né dans le Montmartre des artistes au cœur d'or, cette pauvre petite orpheline courageuse, enjouée et foncièrement honnête? Elle a ce charme qu'on appelle "la jeunesse". Et voilà qu'il se prend à l'aimer malgré lui, sans s'en douter, le Roger Dautray frivole et insouciant d'autrefois, il n'abandonne plus chaque soir sa maison, c'est au contraire avec plaisir qu'il y demeure et cet amour qui ne s'est pas déclaré, qui est certain quoique imprécis, orne sa vie d'un cadre de gaieté dont il ne saurait plus se passer. La petite, elle, n'a pu rester indifférente au langage élégant, aux intentions charitatives de M. Dautran et au fond de son cœur a senti naître sans oser l'avouer un sentiment grave et très profond, qui ressemble fort à l'amour. Ils ont vécu ainsi tout deux sous le même toit, mais sans jamais chercher à connaître la nature de leur affection mutuelle et les jours passés doux comme lorsqu'on aime. Mais, comme Mme Dautran émue par les commérages d'amis complaisants, décide de mettre fin à cette idylle qui lui fait injure. Elle a une explication avec Moricette qui effrayée du malheur qu'elle était sur le point de faire naître dans le ménage hospitalier, décide de s'en aller tout de suite et de se marier; hélas! à un homme qu'elle n'aime pas. Lorsque Roger apprend ce brusque départ, il veut s'interposer, il supplie, il menace sa femme, et quand la petite lui dit adieu, ils comprennent que leur grande amitié, irréprochable en somme, était un grand amour qui eut inévitablement amené des choses irréparables. Et elle s'en va. Elle partie, le pauvre Roger brisé de douleur sent que sa vie est terminée, il n'a plus pour se donner l'illusion d'une vieillesse encore

lointaine, la jolie jeunesse trépidante de la petite Moricette, et il vieillit, il s'assombrit, il se sent décliner, c'est son dernier amour le plus chaste, le plus fervent qui s'en est allé après avoir cependant parfumé délicieusement quelques unes de ses heures de dernière jeunesse.

Monsieur Scheler, dans le rôle de Roger Dautran a été parfait. Nul rôle ne convenait mieux à son talent et il l'a rendu avec une sincérité et une émotion difficiles à égaler. Mme Demons a été la jolie ingénue qu'elle sait être, mais, avec en plus, ses intonations de douleurs, ses fiertés, ses attitudes vibrantes d'une femme; le public l'a admirée une fois de plus. Mme Vhery dans le rôle de l'épouse fut tour à tour résignée, humble, puis révoltée pour redevenir après touchante de bonté et d'indulgence.

M. Chanot, d'un rôle, en somme peu sympathique, a su tirer le meilleur parti possible. Le reste de la distribution confiée à Mmes Briant, Degraives, Devoyod, Yrvan, MM. Pelletier, Brain, Mallet, Filion, fut en tous points digne de compliments.

Pierre CHRISTE.

* * *

Semaine du 4 novembre 1912.

"FRANCILLON"

Comédie en 3 actes par Alexandre Dumas fils.

La femme a-t-elle le droit d'exiger de son mari la même fidélité que celui-ci exige d'elle? Tel est le problème posé dans cette pièce âpre et violente. Une femme surprend son mari qu'elle aime, en flagrant délit d'infidélité et elle décide de lui rendre la pareille. Elle rentre après une sortie nocturne et dit brutalement à son mari qu'elle vient de le tromper avec un inconnu. Il me semble que ceci est un peu trop théâtre et le mari est bien naïf de croire une telle chose. Une femme qui commet une faute semblable ne va pas s'en vanter, à son mari surtout. Mais ceci était nécessaire pour le développement de la thèse en question. La morale de cette pièce impressionnante est comme bien l'on pense que le mari doit fidélité à sa femme et réciproquement; mais aussi, que si par malheur, le mari s'écarte un peu de son chemin, ce n'est pas une raison pour que la femme en fasse autant.

L'interprétation de cette pièce, Mme Vhery en tête, a été satisfaisante, et le public lui a manifesté son contentement.

P. C.

Théâtre des Nouveautés

Semaine du 28 octobre.

Quelle délicieuse comédie que celle de de Flers et Caillaret. Malheureusement peu comprise par la généralité du public des Nouveautés, qui va pour entendre de grosses farces et, qui tout en appréciant l'effort artistique des Nouveautés, qui a monté avec beaucoup de soins "Miquette et sa Mère," n'a peut-être pas apprécié la pièce à sa juste valeur.

Néanmoins la pièce a fait salle comble d'un bout à l'autre de la semaine. Que peut désirer de plus la caisse d'un directeur?

Excellente interprétation, on sentait que chacun des artistes aimait le rôle qu'on lui avait confié; jusqu'à ce brave toutou de Rip, qui était tout fier de gagner sa vie aux côtés de sa maîtresse. La destinée de "Miquette" avait été confiée à Madame de Luys-Robi. Dire qu'elle y fut exquise, serait banal. Tour à tour, gamine, enjouée, et espiègle, elle a eu au dernier acte, des accents émus qui ont véritablement touché le public.

Darcy, "le Marquis de la Tour Mirande" a eu beaucoup de *branche* et fut l'artiste *naturellement* drôle qu'il est toujours. Harmant, lui n'a qu'à paraître pour faire rire. Madame Lefrançois fait une bonne "Mme Gaudier," et Pal-

miéri un "Urbain" timide, tendre et irrésolu à souhait. Très bien mademoiselle Taldy.

Myral, qui d'ordinaire est bien dans ce qu'il fait, ne m'a pas paru avoir très bien compris son rôle; il est pourtant joli. Le reste de l'interprétation n'a pas nuit à la bonne marche de la pièce.

Semaine du 4 novembre.

Les Nouveautés ont repris leur genre avec la "Mariée Récalcitrante." Tant pis ou tant mieux?... Tant mieux puisque la pièce, étant très drôle, a fait rire aux larmes.

Harmant nous donne un type d'Anglais en proie au spleen, inimitable, sa nonchalance, son accent, tout était très bien. Labri, nous présente un vieux Ronchonot du meilleur comique, d'ailleurs cet artiste est à sa place dans tout ce qu'il fait, même dans un bout de rôle, comme la semaine précédente; le public, qui l'aime beaucoup, l'accueille toujours avec sympathie dès qu'il paraît. Il en est de même de Palmiéri, qui est très drôle dans son jeune marié. Voici un excellent trio qu'on a plaisir à voir et à revoir. Myral s'est vengé de ma critique de la semaine dernière (qu'il n'a d'ailleurs pas pu lire, et pour cause), en étant très bien dans son rôle de père persécuté. Ses jeux de physionomie, ses attitudes sont amusantes. Qu'il se méfie de ne pas tomber dans la charge, ce serait dommage; pas pour le gros du public, mais pour ceux qui voient en lui un artiste qui peut devenir très bon.

Bonne, le reste de l'interprétation masculine, qui se composait de MM. Gury, Varey, Renavet, Grasset et Gille.

Madame Lefrançois, qui décidément est une duègne de vaudeville, nous a beaucoup amusés par moments; Mademoiselle Parizel est toujours jolie.

La place nous manque pour féliciter en détails Mesdames de Luys-Robi, Rhéa-Harmant, Taldy, etc., qui contribuent pour leur part au gros succès de la pièce.

Intérim.

Au Nationscope

Décidément, la troupe du Nationscope est en passe d'enregistrer toute une série de beaux succès. Après Jeanne d'Arc, on vient de nous servir à l'emporte-pièce deux chefs-d'œuvre d'un caractère tout-à-fait opposé et qui mettent bien en relief la versatilité du talent des artistes.

Les Trois Mousquetaires et Le Maître de Forges ont eu toutes deux des interprètes fidèles.

Dans la première pièce, où toute la troupe figurait, on a vécu une époque bien connue de l'histoire de France. Les principaux rôles, tenus par Mesdames Verteuil, Bella Ouellette et Maloue; Messieurs Julien et Edmond Daoust, Pierre Delbé, Elzéar Hamel, Leurs, Petitjean, Valhubert, Villerai, Tremblay et Léo, ont été quasi-parfaits. De fait, les quelques faiblesses notables étaient dues à des causes imputables plutôt au tempérament des sujets qu'au défaut de compréhension des artistes.

M. Julien Daoust a fait un D'Artagnan superbe, plein de courage, de feu et d'ambition, et ne perdant pas une occasion, même au milieu des plus grands dangers, de laisser éclater son amour pour la belle Constance Bonacieux. Il a remporté l'un de ses plus beaux succès.

Elzéar Hamel a donné une peinture parfaite du grand intrigant de l'époque, le Cardinal duc de Richelieu. Bonne diction, merveilleux jeu de physionomie, toujours digne en toute circonstance, Hamel a été, dans ce rôle d'une composition difficile, une révélation pour un grand nombre. Delbé, Edmond Daoust et Leurs ont été tout-à-fait dans la note, tout comme Petitjean qui tenait le rôle peu sympathique de Rochefort. Valhubert prend de plus en plus d'ascendant au contact du premier plan. Il a donné un Buckingham très juste.

SEMAINE THEATRALE Suite

Madame Verteuil a été une Anne d'Autriche parfaite sous tous les rapports; qu'est-il besoin d'ajouter à cela? Quant à Mme Bella Ouellette, elle avait quitté momentanément les grands premiers rôles pour un emploi de femme de chambre, mais elle n'a rien perdu au changement d'emploi, car elle a fait de Constance Bonacieux un personnage qui lui a valu un succès enviable et qui ne vient pas toujours aux grandes premières. Mme Maloue n'a pas le tempérament d'une Milady à qui la nonchalance était absolument inconnue. Elle a donné au rôle de Lady de Winter une placidité qui lui seyait très peu. Mais en somme, les Trois Mousquetaires ont obtenu un succès qui assurerait d'ores et déjà une reprise fructueuse.

Cette semaine, on nous donne Le Maître de Forges. Les personnes qui désirent entendre de nouveau cette pièce superbe, devront réserver leurs sièges de très bonne heure, car le bruit du succès remporté lundi s'est vite répandu et les billets s'enlèvent très rapidement.

Les principaux rôles sont confiés à MM. Valhubert, Hamel, Petitjean, Edmond Daoust, Ville-rais et Coullée, et à Mmes Bella Ouellette, Verteuil, Maloue, Nozière et Tremblay.

M. Valhubert et Mme Bella Ouellette, les héros de la pièce, obtiennent cette semaine dans leur rôle respectif, peut-être le plus gros succès de leur carrière. Toute la pièce repose sur ces deux rôles

de Claire de Beaulieu et du Maître des Forges, et les deux artistes se montrent de force à soutenir l'intérêt que suscite chacun de leurs apparitions en scène. Mme Maloue est tout-à-fait bien dans Mlle Moulinet devenue duchesse de Bligny. Elle a bien saisi le caractère de son personnage et lui donne toute l'ampleur désirable. De fait, toute la troupe travaille consciencieusement et chacun contribue au succès que remporte Le Maître de Forges, une pièce pleine d'intérêt avec ses situations diverses.

La semaine prochaine, on donnera au Natio-scope une grande Revue dont on dit beaucoup de bien. Toute la troupe est à la distribution.

J. Amédée ROY.

NOUVELLE

LA PETITE EGLISE

Cette année là, je passais l'été dans une toute petite ville d'eau des Vosges. La villégiature en elle-même n'offrait aucun charme. Mais les environs !! Oh! ces environs !!! Cette campagne française qui fait si bien comprendre aux étrangers pourquoi les français ne sortent pas de chez eux. Mes journées se passaient soit à écrire, soit à jeter des croquis sur un carnet à dessin, soit encore et surtout à de longues promenades à pied.

Oh! la douceur du *farniente* par les belles journées d'été !!

Une après-midi, que parti sans but précis, je marchais à l'aventure, je vis un petit sentier qui grimpait le long d'une colline.

Je m'y engageais et pendant plus d'une heure je montais, je montais. Les arbres touffus formaient comme un dôme d'émeraude et les quelques rayons de soleil qui, deci delà, perçaient à travers les feuilles, semblaient être de l'or sertissant les précieuses pierres vertes.

Enfin, au bout d'une heure j'arrivais sur un petit plateau; et là le spectacle le plus délicieusement émouvant s'offrit à mes yeux:

Une pauvre petite église, assurément abandonnée depuis des années, presque en ruine.

Des fleurs grimpantes autour du porche, sonnaient les notes claires sur le gris des pierres. Et elles étaient là en telle abondance, qu'elles donnaient l'impression d'un reproche de la nature, aux fidèles oublieux.

Pauvres pierres abandonnées, à l'appel de votre coeur airain, vous faisiez pourtant accourir les paysans des environs, et les prières murmurées à l'intérieur de votre corps inerte montaient vers le créateur aussi bien que celles qui s'élevaient des plus riches cathédrales. Mieux, peut-être même, car ceux qui allaient chez vous, venaient implorer la bonté de celui qui dispense les biens de ce monde, et non comme dans les églises des riches, le remerciement de ses bienfaits.

Tout à coup, sous le porche de la petite église, je vis une bizarre apparition. Un vieux à grande barbe blanche me regardait farouchement. Puis, lentement, d'un geste un peu contraint, il souleva son feutre usé en un large salut. Il tourna le dos et lentement rentra dans l'ombre.

Au bout d'un moment, à mon tour, je redescendais le sentier, me promettant de revenir le jour suivant, avec ma palette et une toile, afin de peindre la petite Eglise.

Le lendemain, dès le grand matin, par un soleil radieux, j'étais installé sur un pliant, mon chevalet devant moi, et je peignais.

Mon tableau achevé, je le regardais avec mélancolie. Il y manquait quelque chose. Mais quoi? Quoi?

Eh, parbleu! il y manquait le chef-d'oeuvre de la création. Il y manquait une femme.

Je me remis au travail.

Je la voyais blonde, de ce blond clair des filles lorraines, cheveux dénoués, portant une gerbe de fleurs dans les bras, qu'elle allait offrir au seigneur.

Et telle que me la représentait mon imagination, telle je la peignis.

Soudain... un sanglot me fait retourner. Derrière moi, le vieux de la veille, tête découverte, regardait mon tableau avec avidité, et de grosses larmes roulaient lentement de ses yeux, allant se perdre dans sa barbe de neige.

Surpris, je lui demandais avec douceur:

"Qu'y a-t-il donc, mon brave?"

— Oh! Monsieur, Monsieur, vous venez brusquement de réveiller mes souvenirs, ceux qui ont brisé ma vie, qui ont fait de moi, le paria, que je suis!

— Comment?

— Cette jeune fille... là... sur votre toile.

— Eh! quoi pauvre homme, insistais-je, avez-vous une fille qui n'est plus, et mon pinceau, par hasard, aurait-il reproduit ses traits.

— Oh! non, non... L'histoire, peut-être banale, est plus cruelle encore.

— ???

— Aussi bien... Enfin voici... Je n'ai pas toujours été le pauvre déguenillé que vous voyez. J'avais votre âge, et je traversais la vie, avec le sourire, de ceux qui n'ayant aucun amour malheureux au coeur, peuvent ne pas s'inquiéter du lendemain.

"J'étais riche, je n'obéissais donc qu'aux caprices de ma fantaisie.

"Un jour, parcourant la région, fatigué des plaisirs de Paris, j'avais découvert, tout comme vous, cette petite Eglise. Dessinant un peu, j'avais tiré de ma poche mon calpein, et à grands traits noirs je fixais la petite Eglise sur le blanc du papier.

"J'en étais au début de mon esquisse quand dans le silence monta une exquise voix de jeune fille. Ce chant me troubla au delà de ce que je peux exprimer. Je cherchais d'où il pouvait bien provenir, quand je vis, sortant de ce bouquet d'arbre, une blonde et jolie enfant de 17 à 18

ans, cheveux dénoués et portant en ses bras une gerbe de fleurs... vous comprenez maintenant?"

"Bref je ne veux pas vous trainer l'histoire en longueur. Elle m'a suivi à Paris, je lui fis donner des leçons de chant, elle devint une actrice connue.

"Elle était douce, bonne, affectueuse avec moi, et je rendais à cet ange tout son amour avec usure.

"Hélas!... hélas!... cela dura deux ans. Un soir, je m'aperçus avec épouvante, que l'ange était un démon. Elle me trompait presque depuis le début de notre liaison. Et elle n'avait même pas d'excuse d'en aimer un autre. Non, Monsieur, elle me trompait pour une robe, pour un bijou. Oh! l'affreuse, l'abominable doubleur..."

"Alors pour la garder, pour l'avoir à moi, à moi seul, je dépensai ma fortune sans compter, ne pensant qu'à une chose: prévenir ses moindres désirs.

"A ce jeu là, la chandelle brûle vite, un matin, trop tôt venu, je me réveillai ruiné, complètement.—

"Je le lui dis, lui demandant crédit d'un peu de temps, voulant par mon travail, trouver, de l'argent, pour elle, encore pour elle. Elle promit... Et le soir elle ne rentra pas. Oh! cette nuit, où chaque voiture qui passait faisait battre mon coeur... c'est elle...? Non..."

"Enfin je me laissai aller, de déchéance en déchéance, j'en étais arrivé à mendier pour avoir le morceau de pain de chaque jour.

"Une nuit, devant la porte d'un restaurant à la mode, je vis s'arrêter une voiture luxueusement attelée, et dans cette voiture, près d'un monsieur, qui la tenait dans ses bras je la vis... elle... elle!... Alors que voulez-vous, j'ai perdu la tête, j'ai vu rouge, j'ai pris mon couteau et j'ai frappé, j'ai frappé, j'ai frappé.

"On m'a arrêté, la cour d'assise, l'acquiescement:

"Alors dégoûté de tout, voulant vivre avec mon souvenir, je vins me réfugier ici, vivant de la charité publique... Voilà..."

"Que pensez-vous de mon histoire?"

— Navrante.

— "Alors, dit-il en tendant la main, si elle vous a intéressé ne m'oubliez pas."

L'histoire était-elle vraie, ou bien inventée de toutes pièces?

J'ai donné un louis.

Armand ROBI.



GRAZIELLA



CHAPITRE PREMIER

I

A dix-huit ans, ma famille me confia aux soins d'une de mes parentes que des affaires appelaient en Toscane, où elle allait accompagnée de son mari. C'était une occasion de me faire voyager et de m'arracher à cette oisiveté dangereuse de la maison paternelle et des villes de province, où les premières passions de l'âme se corrompent faute d'activité. Je partis avec l'enthousiasme d'un enfant qui va voir se lever le rideau des plus splendides scènes de la nature et de la vie.

Les Alpes, dont je voyais de loin, depuis mon enfance, briller les neiges éternelles, à l'extrémité de l'horizon, du haut de la colline de Milly; la mer, dont les voyageurs et les poètes avaient jeté dans mon esprit tant d'éclatantes images; le ciel italien, dont j'avais, pour ainsi dire, aspiré déjà la chaleur et la sérénité dans les pages de *Corinne* et dans les vers de Goethe:

Connais-tu cette terre où les myrtes fleurissent?

les monuments encore debout de cette antiquité romaine, dont mes études toutes fraîches avaient rempli ma pensée; la liberté enfin; la distance qui jette un prestige sur les choses éloignées; les aventures, ces accidents certains des longs voyages, que l'imagination jeune prévoit combine à plaisir et savoure d'avance; le changement de langue, de visages, de mœurs, qui semble initier l'intelligence à un monde nouveau, tout cela fascinait mon esprit. Je vécus dans un état constant d'ivresse pendant les longs jours d'attente qui précédèrent le départ. Ce délire, renouvelé chaque jour par les magnificences de la nature en Savoie, en Suisse, sur le lac de Genève, sur les glaciers du Simplon, au lac de Côme, à Milan et à Florence, ne retomba qu'à mon retour.

Les affaires qui avaient conduit ma compagne de voyage à Livourne se prolongeant indéfiniment, on parla de me ramener en France sans avoir vu Rome et Naples. C'était m'arracher mon rêve au moment où j'allais le saisir. Je me révoltai intérieurement contre une pareille idée. J'écrivis à mon père pour lui demander l'autorisation de continuer seul mon voyage en Italie, et, sans attendre la réponse, que je n'espérais guère favorable, je résolus de prévenir la désobéissance par la fuite. "Si la défense arrive, me disais-je, elle sera trop tard. Je serai réprimandé, mais je serai pardonné; je reviendrai, mais j'aurai vu l'Italie." Je calculai que j'avais un parent de ma mère à Naples, et qu'il ne me refuserait pas quelque argent pour le retour. Je partis, une belle nuit, de Livourne par le courrier de Rome.

J'y passai l'hiver seul dans une petite chambre d'une rue obscure qui débouche sur la place d'Espagne, chez un peintre romain qui me prit en pension dans sa famille. Ma figure, ma jeunesse, mon enthousiasme, mon isolement au milieu d'un pays inconnu, avaient intéressé un de mes compagnons de voyage dans la route de Florence à Rome. Il s'était lié d'une amitié soudaine avec moi. C'était un beau jeune homme à peu près de mon âge. Il paraissait être le fils ou le neveu du fameux chanteur David, alors le premier ténor des théâtres d'Italie. David voyageait aussi avec nous. C'était un homme d'un âge déjà avancé. Il allait

chanter pour la dernière fois sur le théâtre Saint-Charles, à Naples.

David me traitait en père, et son jeune compagnon me comblait de prévenance et de bontés. Je répondais à ces avances avec l'abandon et la naïveté de mon âge. Nous n'étions pas encore arrivés à Rome que le beau voyageur et moi nous étions déjà inséparables. Le courrier, dans ce temps-là, ne mettait pas moins de trois jours pour aller de Florence à Rome. Dans les auberges, mon nouvel ami était mon interprète; à table, il me servait le premier; dans la voiture, il me ménageait à côté de lui la meilleure place, et, si je m'endormais, j'étais sûr que ma tête aurait son épaulement pour oreiller.

Quand je descendais de la voiture aux longues montées des collines de la Toscane ou de la Sabine, il descendait avec moi, m'expliquait le pays, me nommait les villes, m'indiquait les monuments. Il cueillait même de belles fleurs et achetait de belles figures et de beaux raisins sur la route; il remplissait de ces fruits mes mains et mon chapeau. David semblait voir avec plaisir l'affection de son compagnon de voyage pour le jeune étranger. Ils se souriaient quelquefois en me regardant d'un air d'intelligence, de finesse et de bonté.

Arrivés à Rome la nuit, je descendis tout naturellement dans la même auberge qu'eux. On me conduisit dans ma chambre; je ne me réveillai qu'à la voix de mon jeune ami qui frappait à ma porte et qui m'invitait à déjeuner. Je m'habillai à la hâte et je descendis dans la salle où les voyageurs étaient réunis. J'allai serrer la main de mon compagnon de voyage et je le cherchais en vain des yeux parmi les convives. Au lieu du fils ou du neveu de David, j'aperçus à côté de lui une charmante figure de jeune fille romaine élégamment vêtue et dont les cheveux noirs, tressés en bandeaux autour du front, étaient rattachés derrière par deux longues épingles d'or à têtes de perles, comme les portent encore les paysannes de Tivoli. C'était mon ami qui avait repris, en arrivant à Rome, son costume et son sexe.

J'aurais dû m'en douter à la tendresse de son regard et à la grâce de son sourire. Mais je n'avais eu aucun soupçon. "L'habit ne change pas le cœur, me dit en rougissant la belle Romaine; seulement vous ne dormirez plus sur mon épaulement, et, au lieu de recevoir de moi des fleurs, c'est vous qui m'en donnerez. Cette aventure vous apprendra à ne pas vous fier aux apparences d'amitié qu'on aura pour vous plus tard; cela pourrait bien être autre chose."

La jeune fille était une cantatrice, élève et favorite de David. Le vieux chanteur la conduisait partout avec lui, il l'habillait en homme pour éviter les commentaires sur la route. Il la traitait en père plus qu'en protecteur, et n'était nullement jaloux des douces et innocentes familiarités qu'il avait laissées lui-même s'établir entre nous.

II

David et son élève passèrent quelques semaines à Rome. Le lendemain de notre arrivée, elle reprit ses habits d'homme et me conduisit d'abord à Saint-Pierre, puis au Colisée, à Frascati, à Tivoli, à Albano; j'évitai ainsi les fatigantes redites de ces démonstrateurs gagés qui dissèquent aux voya-

geurs le cadavre de Rome, et qui, en jetant leur monotone litanie de noms propres et de dates à travers vos impressions, obsèdent la pensée et déroutent le sentiment des belles choses. La Camilla n'était pas savante, mais, née à Rome, elle savait d'instinct les beaux sites et les grands aspects dont elle avait été frappée dans son enfance.

Elle me conduisait sans y penser aux meilleures places et aux meilleures heures, pour contempler les restes de la ville antique: le matin, sous les pins aux larges dômes du monte Pincio; le soir, sous les grandes ombres des colonnades de Saint-Pierre; au clair de lune, dans l'enceinte muette du Colisée; par de belles journées d'automne, à Albano, à Frascati et au temple de la Sibylle tout retentissant et tout ruisselant de la fumée des cascades de Tivoli. Elle était gaie et folâtre comme une statue de l'éternelle Jeunesse au milieu de ces vestiges du temps et de la mort. Elle dansait sur la tombe de Cecilia Metella, et, pendant que je rêvais assis sur une pierre, elle faisait résonner des éclats de sa voix de théâtre les voûtes sinistres du palais de Dioclétien.

Le soir, nous revenions à la ville, notre voiture remplie de fleurs et de débris de statues, rejoindre le vieux David, que ses affaires retenaient à Rome, et qui nous menait finir la journée dans sa loge au théâtre. La cantatrice, plus âgée que moi de quelques années, ne me témoignait pas d'autres sentiments que ceux d'une amitié un peu tendre. J'étais trop timide pour en témoigner d'autres moi-même; je ne les ressentais même pas, malgré ma jeunesse et sa beauté. Son costume d'homme, sa familiarité toute virile, le son mâle de sa voix de contralto et la liberté de ses manières me faisaient une telle impression, que je ne voyais en elle qu'un beau jeune homme, un camarade et un ami.

III

Quand Camilla fut partie, je restai absolument seul à Rome, sans aucune lettre de recommandation, sans aucune autre connaissance que les sites, les monuments et les ruines où la Camilla m'avait introduit. Le vieux peintre chez lequel j'étais logé ne sortait jamais de son atelier que pour aller le dimanche à la messe avec sa femme et sa fille, jeune personne de seize ans aussi laborieuse que lui. Leur maison était une espèce de couvent où le travail de l'artiste n'était interrompu que par un frugal repas et par la prière.

Le soir, quand les dernières lueurs du soleil s'éteignaient sur les fenêtres de la chambre haute du pauvre peintre, et que les cloches des monastères voisins sonnaient l'*Ave Maria*, cet adieu harmonieux du jour en Italie, le seul délassement de la famille était de dire ensemble le chaplet et de psalmodier à demi-chant les litanies jusqu'à ce que les voix affaïssées par le sommeil s'éteignissent dans un vague et monotone murmure semblable à celui du flot qui s'apaise sur une plage où le vent tombe avec la nuit.

J'aimais cette scène calme et pieuse du soir, où finissait une journée de travail par cet hymne de trois âmes s'élevant au ciel pour se reposer du jour.

de LAMARTINE.

(A suivre)

Photos d'Art

L. GIROUX

Rue Ste-Catherine Est, No. 498

MONTREAL

Théâtre National Français

SEMAINE DU 11 NOVEMBRE 1912

La Plus Faible

Comédie en 4 actes de Marcel Prévost

Théâtre des Nouveautés

Semaine du 11 Novembre

Sacré Leonce

Comédie en 3 actes de Pierre Wolff

NATIONOSCOPE

Semaine du 11 Novembre

Paye Baptiste

Revue de Rad et Val

Concours de Valse

de "Montreal Musical"

BON B